



## Le corps étourdi par notre époque

Eva Orlando

*“Nous vivons en un temps particulièrement curieux. Nous découvrons avec surprise que le progrès a conclu un pacte avec la barbarie <sup>1</sup>.”*

En tant que psychanalystes nous n’avons pas l’habitude d’associer au corps le signifiant “traitement”, et sommes plus enclins à y associer celui de “cure” laquelle, avec son discours, noue de facto le corps au symptôme et sert d’ombilic au *parlêtre* et au langage. Dans l’étymologie du mot “traitement” qui dérive de *trahere* on trouve une référence à la manière dont on se conduit avec quelqu’un <sup>2</sup>, à la façon de le traiter ainsi qu’aux pratiques qu’on lui propose. Dans notre époque actuelle les discours dominants privilégient le traitement à la cure, là où le corps en question oscille entre l’organicisme biologique et les techniques robotiques de la science qui déshumanisent le corps. Au travers des langues qui le parlent, des pratiques qui le traitent, des idées qui l’investissent, des sens qui le touchent, de l’ingénierie qui le duplique, le corps non seulement n’est pas immédiat, mais il est de surcroît oublié. Il est certain que le corps de la psychanalyse n’est pas le corps objet des autres discours, car il n’équivaut pas à l’organisme, il n’est pas une donnée constituée, naturelle et établie une fois pour toutes, puisqu’entre le sujet et le corps il y a la parole.

Avec Lacan, nous savons que le corps est l’Autre et qu’il est un champ où s’inscrit le signifiant, jusqu’à arriver à la formulation du corps parlant. C’est uniquement à partir de ces prémisses que nous pouvons penser que son traitement par la psychanalyse est une chance offerte au sujet pour tenter de lutter contre la dérive de la jouissance. Nous n’avons jamais autant assisté à un corps étourdi par son époque. Entre les mirages des différents traitements proposés, les promesses du virtuel et des réseaux sociaux, et les identifications “imaginatives” permanentes qui en découlent, les néo-identités post-modernes - autant d’effets variés et non symbolisables du discours capitaliste - le corps demeure étourdi. Le sujet s’embrouille avec son corps et donc se perd.

<sup>1</sup> S. Freud, (1938), L’homme Moïse et la religion monothéiste, *Trois essais*, Paris, Gallimard, 1986, p. 131.

<sup>2</sup> O. Pianigiani, *Vocabolario etimologico della lingua italiana*, Milano, Sonzogno, 1937.

En 1975, dans “Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines”<sup>3</sup>, Lacan dira ceci : “ L’homme pourrait dire qu’il est un corps, et ce serait très sensé, car c’est évident que le fait qu’il consiste en un corps est ce qu’il y a de plus certain ”<sup>4</sup> et il soutiendra, dans le séminaire de la même année sur le sinthome<sup>5</sup>, que “ certes, le corps ne s’évapore pas, et en ce sens, il est consistant (...) ”<sup>6</sup>. Donc l’homme peut dire qu’il est un corps parce qu’il consiste dans un corps, mais en quoi consiste le corps et particulièrement à l’époque qui est la nôtre ? Le corps est une substance qui ne s’évapore pas et c’est la condition de sa consistance, précise Lacan. Voilà une précision nodale pour la psychanalyse. Donc, à partir de cette consistance qui ne s’évapore pas, l’articulation S1-S2 fait de multiples tours, liant et déliant de nombreux sens qui prennent une direction à partir du corps et l’on va de ceci : haut-bas, interne-externe, à ceci : vide-plein, âme-corps, masculin-féminin. Raison pour laquelle, et c’est ce que je tente de dire, le corps est étourdit par notre époque.

Alors, “ Qu’on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s’entend ”<sup>7</sup> peut-il concerner le traitement du corps ? Il est certain qu’en ces nouveaux temps de guerre, cela concerne avant tout et surtout le corps et c’est seulement si le dire passe au dit, à travers les tours du dit, que l’on pourra saisir ce que l’on entend par corps parlant. Le dire reste oublié derrière le dit et à travers les tours du dit, le corps parle sans le savoir. La psychanalyse est un pari pour le sujet en le menant vers la possibilité d’habiter son propre exil comme condition du dire et du corps. Par ailleurs, la pulsion est réduite à une certaine façon de dire, dire caché derrière le dit, dit marginal par rapport à ce qu’on entend dire. Et c’est ainsi que l’écho de la parole dans le corps est réel et que les pulsions sont l’écho dans le corps du fait qu’il y a un dire. Entre le dire et le dit, nous pouvons saisir une polarité entre extension et quelque chose qui reste *extime*. La portée de la psychanalyse – et de cela nous avons les preuves dans notre clinique – s’appuie toujours sur cette polarité dedans-dehors, intérieur-extérieur, un ailleurs qui désigne l’altérité que nous pouvons définir avec le terme *extimité*. Néologisme que Lacan utilisera pour la première fois dans le Séminaire XVI : “ Il (l’objet *a*) est ici à une place que nous pouvons désigner du terme d’extime, conjoignant l’intime à la radicale extériorité. ”<sup>8</sup> Il s’agit véritablement d’“une intimité hétérogène”, comme l’affirme Colette Soler : corps et Autre sont chacun interne et externe, et cette étrangeté intérieure est ce qui émerge de manière explicite, non voilée, à partir de l’écoute clinique.

---

<sup>3</sup> J. Lacan, “Conférence et entretiens dans des universités nord-américaines”, dans *Scilicet*, numéro 6-7, Paris, Le Seuil, 1975.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 42-45.

<sup>5</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>7</sup> J. Lacan, “L’étourdit”, dans *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 449.

<sup>8</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D’un Autre à l’autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 249.

Le dire risque également de demeurer extime par rapport aux dits qui circulent dans notre époque. Il y a un passage pertinent chez Freud, relié à ces questions. Il se trouve dans l'article "Résultats, idées, problèmes" : " La psyché est étendue, de cela elle ne sait rien " <sup>9</sup>. On peut trouver cette citation dans l'une des notes qui ont été réunies dans le dernier volume des écrits freudiens. Elles remontent à l'été 1938, environ une année avant la mort de Freud et elles constituent son tout dernier héritage - Freud ne confiera rien d'autre à l'écriture. Affirmer que la "psyché est étendue" signifie clore, comme le rappelle Jean-Luc Nancy dans *Corpus* <sup>10</sup>, le renvoi millénaire de la question du sens et de l'expérience à la dimension psychique, du subjectif, de l'intérieur qui vise l'extériorité, de l'énigme au mystère ; mais de cela la psyché ne sait rien parce que l'inconscient est " l'insu du sujet " <sup>11</sup>.

Il y a un ailleurs que le corps parlant nous indique et il nous l'indique particulièrement à partir de la logique de la sexuation et du choix du sujet, qu'il s'agisse de ce qui concerne son corps et sa jouissance, au point que Lacan est arrivé à la formule du corps en tant que " substance jouissante " <sup>12</sup>. À ce propos, si Freud n'a pas hésité à reprendre et à personnaliser la phrase attribuée à Napoleon, " l'anatomie c'est le destin " <sup>13</sup>, pour Lacan la garantie de l'identité sexuelle ne vient pas de l'Autre mais de l'acte. " Il n'y a pas d'acte sexuel, sous-entend : qui fasse le poids à affirmer dans le sujet la certitude de ce qu'il soit d'un sexe " <sup>14</sup> et reconduit au sens étymologique de ana-tomie : c'est-à-dire à la fonction de la coupure.

" Tout ce que nous connaissons de l'anatomie est lié en effet à la dissection. Le destin, c'est-à-dire le rapport de l'homme à cette fonction qui s'appelle le désir, ne prend toute son animation que pour autant qu'est concevable le morcellement du corps propre, cette coupure qui est le lieu des moments élus de son fonctionnement " <sup>15</sup>. Ce qui vaut pour le sujet est un choix inconscient lié à un dire singulier qui ne relève pas de l'anatomie et qui est déterminant. La perspective lacanienne nous montre que l'identité sexuelle ne s'appuie pas sur le fait de se croire homme ou femme, mais sur la prise en compte de l'Autre puisque homme et femme en tant que signifiants ne valent que l'un par rapport à l'autre.

Ces considérations trouvent une confirmation dans l'écoute d'un patient transexuel qui devait conjuguer à ses habits masculins, ou tout au moins unisexes, une voix masculine – lorsqu'il venait ainsi vêtu en séance – alternant avec une voix féminine parfaitement placée quand il se présentait en habits de femme. Souvent, dans la première phase de son analyse, il reparlait de son jeu vidéo préféré *Path of exile*, littéralement *Le*

---

<sup>9</sup> S. Freud, "Résultats, idées, problèmes", Tome II : 1921 -1938, Paris, PUF, 1998.

<sup>10</sup> J.-L. Nancy, (1992), *Corpus*, Paris, Métailié, 2000.

<sup>11</sup> J. Lacan, (1968-1969), *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 385.

<sup>12</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 34.

<sup>13</sup> S. Freud, (1924), "La disparition du Complexe d'Oedipe", dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 121.

<sup>14</sup> J. Lacan, "La logique du fantasme. Compte rendu du Séminaire 1966-1967", dans *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 325.

<sup>15</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 272.

*chemin de l'exil*. Et c'est ainsi, dans sa condition d'exilé, que le transsexuel vit loin du corps qu'il désire. Il aspire peut-être à une autre jouissance, tout comme l'exilé aspire au retour dans sa patrie. Il y a une trace – comme l'affirme Lacan – d'un exil du rapport sexuel : “ Car il n'y a là rien d'autre que rencontre, la rencontre chez le partenaire des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil du rapport sexuel. ”<sup>16</sup> Exil du corps d'un autre plus encore que dans un autre corps. Dans la clinique du transsexualisme, il me semble que l'expression “ L'habit fait le moine ” est encore plus pertinente que pour d'autres cliniques, visant à combler le manque de support du corps propre par le truchement de l'habit, en voilant la vérité (du corps et de la jouissance) qui a du mal à se révéler. “ Jouir d'un corps quand il n'y a plus d'habits laisse intacte la question de ce qui fait l'Un, c'est-à-dire celle de l'identification ”<sup>17</sup>. L'objet petit *a* vient recouvrir le trou du sujet, mais plus encore, le *a* est écriture : il écrit la cavité du sujet, ce vide bordé par la chaîne signifiante qui constitue le réel singulier du sujet.

À partir de là, découlent des questions pour notre Rendez-vous : qu'est qui reste du corps dans les tours du dit ? Comment saisissons-nous le traitement analytique du corps à notre époque ? Que devient le corps face à la barbarie de notre époque ? Un réveil de l'étourdissement de notre époque est-il possible ?

*Eva Orlando*

*EPFCL Italia-Fpl*

---

<sup>16</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.* p. 183.

<sup>17</sup> Lacan J., (1972-1973), *ibid.*, p. 13-14.